

Grand-maman,

Ne t'offusque pas de ne pas lire les mots « chère ou chérie ». Ils sont inutiles, car chacune des lettres de - grand-maman - contient toute la tendresse, toute l'affection, tout l'amour que je te porte. Tu le sais, tu l'as toujours su. Lorsque ces deux noms franchissent mes lèvres, un peu de mon cœur s'échappe avec eux.

Je viens de fouler le sol des Etats-Unis. Comme toi, il y a cent ans. J'y suis arrivée en quelques heures en survolant l'océan. Tu as navigué pendant des semaines sur ses eaux parfois tumultueuses. J'ai choisi d'y aller, pour le plaisir, en ayant déjà des images de ce qui m'y attendait. Ton choix à été contraint, poussé par la misère, ignorant tout de ce que tu allais trouver.

Un manque de perspective, un avenir sans avenir. Quand on est la seule fille d'une grande fratrie, il ne reste que des miettes. De pauvres miettes qui se réduisent à recevoir peu d'instruction (une fille à quoi bon !), à se marier avec celui choisi par ses parents, et peut-être lui apporter un petit bout de pré dans la corbeille de la mariée. Des projets concoctés pour toi, mais sans toi. Tu le comprenais cependant, c'était ainsi que les choses se passaient dans ce hameau de montagne. Et la pauvreté, la rudesse du climat, le dur travail de la campagne pour un résultat désespérant, l'entassement dans des maisons sombres et humides, les accouchements à répétition... Il valait mieux s'en aller. Un grand frère l'avait fait avant toi. Quelle peur a été la tienne, en quittant ta vallée, tes proches, tout ce qui t'était familier ! Qu'importe, cela ne pouvait être pire que ce futur, écrit d'avance, sous ce ciel limité.

Je ne peux qu'imaginer ce chapitre de ton histoire. Tu n'en parlais pas. Comme si ces quelques années d'exil n'avaient jamais eu lieu. J'étais trop jeune lorsque je me fichais dans tes jupes, pour me soucier de ton passé. Il n'existait pas pour moi. Toi seule comptais avec ta douceur, ta générosité, tes bras forts m'enveloppant, tes mains râpeuses me débarbouillant délicatement à l'aide d'un mouchoir empoussiéré. Et maintenant que tant de questions se bousculent dans ma tête, tu n'es plus là pour y répondre. Il ne me reste qu'à supposer.

Tu avais dix-sept ans à peine, savais si peu de la vie. Que t'en avait-on raconté en ce début de siècle où l'essentiel était tu, où les choses graves se réglaient par une genuflexion et un signe de croix. De ce coin de campagne, étais-tu seule à partir ? Avais-tu une adresse, quelque argent, une valise à emporter ? Elle ne devait pas être bien lourde, remplie de questionnements, de craintes et d'espoir en pagaille.

Lorsque j'ai posé mon pied sur ce sol new-yorkais, tu as ressurgi dans mes pensées avec force et puissance, comme une évidence ! Comment s'est déroulé ton voyage ? Ton regard a-t-il apprécié cette traversée ou est-il resté aveugle, fermé, tentant de ralentir l'effet de la houle qui te faisait vomir par-dessus bord ? As-tu vécu fébrilement ton arrivée dans l'estuaire de l'Hudson River, as-tu été soulagée à la vue de la statue de la liberté ? Ou alors, l'épuisement des semaines passées en mer, la tristesse d'avoir tout quitté, l'angoisse de ton débarquement sur cette île où s'entassaient tous les migrants ont-ils effacés toutes traces de réconfort ?

Je suis allée sur cet îlot. Ellis Island, surnommée « l'île des larmes » où s'effectuait le tri de la déferlante des immigrants européens pauvres qui, comme toi, fuyaient les conditions de vie difficile du vieux continent. J'ai mis mes pas dans les tiens, tenté de deviner toutes les émotions qui se sont bousculées dans ce corps de jeune fille. Étais-tu curieuse, enthousiaste, avide de découvrir ce nouveau monde, ou alors fatiguée, bouleversée, apeurée ? Je te vois franchir l'entrée de ce bâtiment imposant, ébranlée à la vue de tous ces compagnons d'aventure ou d'infortune, déroutée par toutes ces langues qui te sont inconnues. Tu te laisses emporter par le flot des personnes, suivant le mouvement sans savoir exactement ce qui t'attend. En montant les escaliers qui t'amènent au hall principal, tu ne sais pas que des yeux d'experts épient ta démarche. Est-elle déterminée, sûre, volontaire, alors le premier test est réussi. Titubante, vacillante ou boiteuse et te voilà déjà recalée, cataloguée parmi les faibles ou les personnes handicapées. Dans ce hall immense et bondé, les gens se pressent les uns contre les autres, les familles se tiennent en grappe, tenant leurs précieux baluchons comme s'il s'agissait d'une dernière bouée. Une cacophonie de voix, d'idiomes s'élèvent qui, un court instant, te font penser à la Tour de Babel. Ahurie par cette vision, les yeux écarquillés, la bouche entrouverte, tu n'échappes pas au regard acéré des guetteurs qui te désigne alors pour un test de santé complémentaire : celui des maladies mentales.

Les questionnaires, les examens médicaux, la barrière de la langue, je ne sais comment tu t'es débrouillée, grand-maman ? Mais tu as finalement été autorisée à rejoindre la grande ville. J'ignore tout de tes quelques six années de vie là-bas, de tes péripéties. Je sais cependant que je pourrai, aujourd'hui, rencontrer quelques New-Yorkais dont les grands-parents ont eu une jeune fille suisse pour s'occuper d'eux.

Combien de temps a mis la lettre de ton père pour rallier la Suisse à New-York ? Longtemps sans doute, mais elle a encore été trop rapide pour t'apprendre la triste nouvelle du décès de ta maman, de l'attente de ton retour, afin que tes bras féminins prennent la relève dans cette famille d'hommes. Le chagrin et la douleur d'avoir perdu ta maman t'ont saisie avec une intensité égale à ton éloignement. Avec qui l'évoquer, avec qui se souvenir ? La solitude dans cette peine a-t-elle influencé ta décision de t'en retourner chez toi ? N'y avait-il rien ni personne pour te retenir sur ce continent ? Qui n'as-tu pas rencontré prêt à tout pour faire de toi une véritable américaine ? Qui as-tu rencontré qui t'a laissée repartir avec déchirement, vers ton devoir filial ?

Toutes ces questions sans réponses. Toute cette pudeur qui t'a fait garder pour toi les détails de cette tranche de vie. Je n'en saurai rien et je la respecte. Bien vite je suis happée par l'attrait que cette ville exerce sur moi et auquel tu n'es sans doute pas étrangère. Mais il m'éloigne aussi des conjectures et de ce qu'a été ta vie.

Grâce à ton retour je suis là. Je n'ai pas languie dans les brouillards du Rhône, et ceux de l'Hudson River me ravissent.

Merci grand-maman, je t'aime.

Ta petite fille